

LES FONDEMENTS DE L'EXPANSION EUROPÉENNE EN AFRIQUE AU XV^e SIÈCLE: EUROPE, MAGHREB ET SOUDAN OCCIDENTAL

Les grandes conquêtes arabes au VIII^e et IX^e siècle n'interrompirent pas complètement les relations économiques entre les rives du nord et les rives du sud de la Méditerranée. Il ne fait même pas de doute qu'en se rendant maîtres de l'Espagne et de la Sicile, les Arabes contribuèrent plutôt à accroître la circulation des marchandises entre ces territoires et l'Afrique du Nord. Malgré l'antagonisme religieux, les contacts du Maghreb avec le midi de la France du Sud et l'Italie ne se rompirent pas non plus, mais — tout au moins jusqu'à la seconde moitié du X^e siècle — ce sont surtout les marchands arabes et les Juifs habitant les États arabes qui ont joué un rôle de premier plan dans la navigation et le commerce de la partie occidentale du bassin méditerranéen. Au déclin du X^e siècle, les citoyens des villes de l'Italie méridionale: Bari, Amalfi, Salerne et Gaète, font preuve de la plus grande activité, et au XI^e siècle, ce sont les Pisans et les Génois. A partir de ce moment, ce processus s'accroît continuellement. Aux XII^e et XIII^e siècles, les marchands italiens, catalans et, plus tard, les marchands du sud de la France affirment leur suprématie économique, politique et militaire sur les adeptes de l'islam, suprématie favorisée dans une grande mesure par le développement des États chrétiens du bassin méditerranéen, notamment de la Catalogne, des royaumes de Sicile et de Naples ainsi que des républiques italiennes de Pise, Gênes et Venise. L'effondrement du califat et les conflits internes chroniques dans le monde arabe permirent aux chrétiens d'avoir une position dominante dans la navigation et le commerce maritime. Les succès de l'islam occidental, liés aux conquêtes des Almoravides au XI^e siècle et à celles des Almohades au XII^e siècle ne freinèrent ce processus que durant un certain temps.

Les grands empires successifs du Maghreb s'écroulaient très rapidement, ce qui fut également caractéristique de l'État marocain des Mérinides aux XIII^e et XIV^e siècles. Il convient de rappeler que c'est précisément dans la période comprise entre le X^e et le XIII^e siècle que l'Europe de l'Ouest et du Sud-Ouest connut un développement économique et politique relativement rapide et que le rapport des forces dans le bassin méditerranéen fut de plus en plus favorable aux chrétiens, comme en témoignent les relations commerciales et la navigation. Ce n'étaient plus les musulmans, mais les Italiens et les Catalans qui déployaient la plus grande activité

et obligeaient les mahométans à jouer plutôt le rôle de clients et de fournisseurs des marchandises. Il est vrai que la piraterie des musulmans se faisait douloureusement sentir aux chrétiens, surtout à partir du XIII^e siècle, mais ces derniers n'étaient pas en reste, avec la partie adverse. La suprématie des chrétiens dans le domaine de la navigation se manifestait également dans le fait que le transport d'une partie des marchandises que le Maghreb échangeait contre celles du Proche-Orient mahométan s'effectuait sur des bateaux appartenant aux Européens. Cela se rapporte aussi à une partie du transport des passagers entre les pays de l'ouest et de l'est de l'islam, ce qui laissait aux capitaines des bateaux chrétiens le champ libre à de nombreux abus. Ils s'approprièrent, en effet, fort souvent le bien des mahométans et vendaient les passagers musulmans comme esclaves, ce qui ne manquait pas d'entraîner des représailles à l'égard des marchands européens se trouvant au moment donné dans les États islamiques. Pour les chrétiens, ce transport était avant tout une source de revenus supplémentaires.

Les données quantitatives nous faisant presque entièrement défaut, il n'est pas possible de dire exactement dans quelle mesure le commerce entre le Maghreb et l'Europe était rentable pour les parties intéressées. Il devait cependant donner des profits importants, s'il renaissait après chaque conflit, si violent fût-il. Au XIII^e et au XIV^e siècle, les marchands de l'Italie, de la Castille, de la Sicile et de la France méridionale et leurs agents constituaient des colonies parfois nombreuses dans les ports de l'Afrique du Nord. Dans certains cas, on y mettait à leur disposition des «fonducs». Ces marchands européens jouissaient aussi de grands privilèges fiscaux et juridiques. A partir du XIII^e siècle, Tunis devint le centre principal du commerce européen en Afrique du Nord. Les Génois y ont joué un rôle de premier plan jusqu'au XIV^e siècle, mais, à côté d'eux, les marchands de la Catalogne et surtout de Barcelone et de Majorque, ainsi que les marchands de Marseille et bien d'autres ont également déployé leur activité¹. Les marchands européens se rendaient aussi constamment dans les autres ports du Maghreb. Les Catalans et les Italiens faisaient chaque année des séjours dans les ports du sultanat de Tlemcen, surtout à Honeïn et Oran, et aussi à Alger, Bougie et Bône. Tripoli était en relations suivies avec la Sicile, l'Italie du Sud et Venise, et aussi avec la Catalogne et Majorque. Au XIV^e siècle, les Vénitiens et les Florentins renforcèrent leur position au Maghreb. Il convient également de mettre en relief la grande importance de Ceuta au XIII^e siècle et au début du XIV^e. Les marchands européens y prenaient une part active au commerce, surtout les marchands de Barcelone, Perpignan et Montpellier et d'autres villes de la Catalogne de cette époque, ainsi que les marchands de Séville, de Jérès, de Marseille et, avant tout, les Génois «omniprésents» qui, tout au moins au début du XIV^e siècle avaient leur fonduc à Ceuta et restèrent dans cette ville jusqu'à sa conquête par les Portugais en 1415. Les Européens visitaient en outre les ports du Maroc sur l'Atlantique: Anfa (Casablanca), Arzila, Salé, Larache, Azemmour et Safi. Au XV^e siècle, les Génois étaient encore très actifs à Massa.

¹ A. E. Sayous, *Le commerce des Européens à Tunis. Depuis le XII^e siècle jusqu'à la fin du XVI^e*, Paris 1929, p. 25 - 56.

Majorque était aux XIII^e et XIV^e siècles un centre particulièrement important du commerce avec le Maghreb et constituait un point de jonction du trafic dans la partie occidentale de la Méditerranée. Sa population d'origine catalane et aragonaise, les marchands juifs fort nombreux et riches et même les Marocains qui s'y étaient établis servaient non seulement d'intermédiaires dans le commerce entre les deux côtes de la Méditerranée, mais faisaient aussi preuve d'une grande initiative. Leurs contacts englobaient au moins la région comprise entre Bougie et les ports sur l'Atlantique. De concert avec les Catalans, ils pénétraient à l'intérieur du Maroc et, au début du XIV^e siècle, les agents des sociétés majorquines et catalanes étaient installés à Fès, capitale des Mérinides². Dans la période comprise entre le mois d'avril 1314 et le mois de mars 1315, environ 10 bateaux majorquins firent escale à Ceuta avant de se diriger vers les ports sur l'Atlantique, alors que d'autres bateaux s'y rendirent directement. En 1328, au moins 20 bateaux de Majorque firent voile sur la Barbarie centrale³. Il convient cependant de rappeler que les bateaux de Majorque étaient plutôt petits et que du point de vue de leur tonnage, ils ne pouvaient se mesurer avec ceux de Barcelone et, d'autant plus, avec ceux de Gênes. Dans le commerce de Majorque avec l'Afrique du Nord, les marchands juifs ont joué un très grand rôle grâce à leurs contacts fréquents avec leurs nombreux coreligionnaires au Maghreb dont certains leur étaient apparentés, ce qui n'était pas sans importance dans ce cas. D'après un certain document de 1327 — cité par Dufourcq — les Juifs majorquins qui étaient très actifs sur le territoire de Tlemcen, confiaient leurs marchandises aux mahométans originaires des régions les plus reculées du Maghreb. Ceux-ci transportaient ces marchandises à l'intérieur du pays et ce n'est qu'après leur retour à Tlemcen qu'ils les payaient comptant. L'historien français que nous venons de citer fait ressortir tout particulièrement les liens économiques qui unissaient les Juifs de Majorque à leurs coreligionnaires à Tlemcen. Signalons également que d'après une information de Dufourcq, le roi Jacques I^{er} le Conquérant, souverain du royaume d'Aragon, de la Catalogne et de Majorque accorda en 1247 sa protection particulière dans cette île à deux familles juives, originaires de Sijilmassa et autorisa tous les Juifs désireux de quitter cette région, de s'établir à Majorque, à Valence et à Barcelone. Dufourcq⁴ estime à juste titre que le souverain prit cette décision afin d'accroître les envois de l'or du Soudan occidental qui parvenaient sur les côtes de la Méditerranée et de l'Atlantique en passant avant tout par Sijilmassa, située aux confins du Maroc du Sud

² Cette description est basée sur l'ouvrage classique de Heyd, *Histoire du commerce du Levant au Moyen Age*, t. I et II, Leipzig 1923, les anciens ouvrages de Mas-Latrie, le livre cité plus haut de Sayous, l'ouvrage de Ch. E. Dufourcq, *L'Espagne Catalane et le Maghreb aux XIII^e et XIV^e siècles*, Paris 1966, les ouvrages de P. Vilar, *La Catalogne dans l'Espagne moderne*, t. I, Paris 1962, et de R. S. Lopez, *Studi sull' economia genovese*, Torino 1936 et, du même, *Settecento anni fa, il ritorno all'oro nell'occidente duecentesco*, Napoli 1955, ainsi que sur l'*Histoire du commerce de Marseille*, t. I - III, Paris 1949 - 1951. Au sujet de Ceuta cf. E. Ricard, *Études sur l'histoire des Portugais au Maroc*, Coimbra 1955, p. 10, 11.

³ Dufourcq, *op. cit.*, pp. 68, 69, 139, 142, 144.

⁴ *Ibidem*, p. 143; M. Małowist, *Wielkie państwa Sudanu zachodniego w późnym średniowieczu*, Warszawa 1964, p. 238.

et du Sahara. Outre les Juifs majorquins, les Juifs aragonais fortement appuyés par leurs souverains qui s'intéressaient vivement au développement du commerce faisaient preuve au XIII^e siècle d'une grande initiative dans leurs contacts avec l'Afrique du Nord.

L'état actuel des recherches ne nous permet pas de dire exactement quels étaient aux XIII^e et XIV^e siècles les contacts des Arabes espagnols avec le Maghreb, la plupart des sources concernant ce problème ayant été détruites. Nous savons cependant que dans la seconde moitié du XIV^e siècle et déjà précédemment, les ports du royaume de Murcie tels qu'Alicante, et aussi Malaga et Almeria en Andalousie étaient en relations avec les villes du Maghreb. Aux XV^e et XVI^e siècles les tissus de Grenade et de Valence étaient vendus aux marchés du Maghreb, et même à Tombouctou et à Gao ⁵. Il est à présumer que les relations commerciales avec l'Afrique étaient beaucoup plus animées durant la domination arabe en Espagne et au Portugal qu'après son déclin, lorsqu'un grand nombre de mahométans quittèrent la péninsule. Ce point de vue est d'ailleurs confirmé par El Bekri et Indrisi ⁶.

Il est difficile de dire quelque chose de concret des marchands portugais en Afrique aux XIII^e et XIV^e siècles. Vers les années trente du XIII^e siècle, les Portugais conquièrent Algarve. Cette région, qui est depuis lors la province la plus méridionale de leur pays, avait à cette époque une population mahométane et juive particulièrement nombreuse. Il est cependant fort regrettable que les archives des principaux ports de cette région, c'est-à-dire des ports de Lagos, Tavira et Faro aient été détruites avant que quelqu'un ne s'intéresse aux informations probablement précieuses qu'elles contenaient ⁷. La situation géographique des ports d'Algarve et même de Lisbonne, ainsi que bien d'autres raisons prédestinaient en quelque sorte cette région à participer au commerce avec le Maghreb et surtout avec ses territoires situés au sud-ouest du détroit de Gibraltar. Nos informations à ce sujet ne sont cependant que fragmentaires et souvent indirectes.

La conquête d'Algarve par les Portugais n'entraîna pas une émigration de la population mahométane et juive. Cette dernière, qui jouissait d'une large tolérance au Portugal, a exercé une grande influence sur la cour royale aux XIII^e et XIV^e siècles. Les communautés juives de ce pays étaient en effet une importante source des revenus de la couronne. Il ne fait pas de doute que les juifs et les mahométans, et aussi les marchands juifs, d'ailleurs peu nombreux au début, étaient en relations économiques avec le Maghreb. En témoignent les monnaies de l'Afrique du Nord qui étaient largement répandues au Portugal et surtout à Algarve aux XIII^e et XIV^e siècles. A la même époque, les rois du Portugal interdisaient aux Maures

⁵ Ch. De La Roncière, *La découverte de l'Afrique au Moyen Age*, t. III, Le Caire 1927, pp. VI et suiv.; *ibidem*, t. I, 1925, p. 163, Léon l'Africain, *Description de l'Afrique*, t. II, Paris 1956, pp. 414, 415.

⁶ *Description de l'Afrique septentrionale par Abou-Obeid-El Bekri*, traduite par Mac Guckin De Slane, Paris 1965, pp. 46, 47, 67, 117 - 120, 136, 161, etc.; Sur le commerce d'Algarve avec l'Afrique au XII^e siècle et au début du XIII^e siècle, cf. A. Iria, *Descobrimientos Portugueses. O Algarve e os Descobrimentos*, vol. II t. I, Lisboa 1956, pp. 248 - 253, 254.

⁷ A. Iria, *op. cit.*, pp. 4 et suiv.

et aux Juifs, qui étaient leurs sujets, de se rendre dans les «pays des Maures» sans autorisation spéciale⁸. La promulgation de cette ordonnance prouve à elle seule que des départs de ce genre avaient lieu et ne devaient pas être rares si, pour des raisons probablement fiscales et militaires les autorités portugaises avaient été obligées d'intervenir.

Selon Zurara, l'éminent chroniqueur portugais de la moitié du XV^e siècle, les Maures du Maroc achetaient chaque année à Algarve de grandes quantités de fruits et les payaient en monnaies d'or, surtout en doublons frappés à Tunis et aussi à Tlemcen, Sijilmassa et Marrakech⁹. Il ne fait donc pas de doute que les habitants du Portugal étaient depuis longtemps en relations personnelles et commerciales avec les habitants du Maghreb et que les ports de cette région leur étaient bien connus. Rappelons aussi que l'un des éléments essentiels de l'économie du Portugal était la pêche côtière faite le long de son littoral. Les pêcheurs d'Algarve, qui pêchaient des sardines et du thon, parvenaient probablement le plus près des côtes du Maghreb¹⁰.

Les matériaux que je viens de présenter démontrent incontestablement qu'au XIII^e et XIV^e siècle de nombreux marchands et navigateurs de la péninsule Ibérique, des îles Baléares, du sud de la France et de l'Italie se rendaient fréquemment en Afrique du Nord et qu'ils étaient versés dans le commerce de cette région dont ils connaissaient assez bien les côtes. Je tiens à accentuer cette circonstance car elle met en lumière les débuts de l'expansion européenne aussi bien au Maghreb que, plus tard, en Afrique occidentale. La situation que j'ai esquissée plus haut semble indiquer que la circulation des marchandises entre les Européens et la population des pays musulmans avait une grande, et même très grande importance pour les deux parties. Mais si nous passons en revue les marchandises qui en faisaient généralement l'objet, ce n'est pas cette conclusion que nous en tirerions. Ainsi Gênes, qui était probablement le plus grand contractant au Maghreb, y achetait des céréales et surtout des peaux de mouton et de chèvre, de l'alun et de la cire, seuls produits précieux de la Barbarie. Parmi les villes du Maghreb, Tunis disposait au XIV^e siècle du plus grand assortiment de marchandises destinées à l'exportation. Outre les marchandises que nous venons d'énumérer, on en exportait de l'indigo, des olives, des chevaux, du coton, des tissus, des tapis, du corail, des armes et des esclaves noirs. Plusieurs de ces marchandises étaient envoyées en Égypte sur des bateaux italiens et catalans, mais un très grand pourcentage en était destiné aux ports européens. Les marchandises que le Maghreb importait de l'Europe étaient un peu plus variées. Sayous constate qu'au XIV^e siècle et au début du XV^e, Tunis

⁸ *Ibidem*, pp. 29, 41, 248, 295, 343, 356, 389, 390. Iria écrit qu'au XIV^e s. des marchands portugais habitaient à Ceuta, mais il ne dit pas où il a puisé cette information; *ibidem*, pp. 291 et 292.

⁹ *Ibidem*, p. 388. Fragment de la *Cronica do Conde Dom Pedro de Meneses*, écrite par Gomes Fanes da Zurara vers la moitié du XV^e s. et concernant les événements d'environ 1418.

¹⁰ P. De Cenival et Th. Monod, *Description de la côte d'Afrique au Sénégal par Valentin Fernandes (1506 - 1507)*, Paris 1938, p. 26. Selon cet auteur, les pêcheurs portugais parvenaient jusqu'à l'embouchure du Mamora dans l'Atlantique, au nord du Maroc. Ils devaient prendre garde à ce que les Maures ne les attaquent pas.

achetait chez les Européens des céréales (en cas de mauvaises récoltes), des épices d'Asie, du vin, des tissus de laine, de lin et de soie, des objets de parure en verre, du papier, des métaux (surtout du cuivre), des produits en bois et en métal (surtout en cuivre), des bijoux et de l'argent. Au XIII^e et XIV^e siècle la situation était à peu près la même à Tlemcen — qui représentait d'ailleurs un débouché plus modeste que Tunis — à Ceuta, à Alger et dans les autres ports du Maghreb, aussi bien sur la Méditerranée que sur l'Atlantique ¹¹.

Il est difficile de dire comment se présentait le bilan du commerce entre les villes du Maghreb et l'Europe du Sud. Tout porte à croire que le bilan de l'échange des marchandises entre l'Afrique du Nord et Gênes et Venise différait de celui des échanges entre le Maghreb et les Catalans, et surtout les Marseillais et les Portugais dont l'économie était encore faible ¹². Les Génois et les Florentins qui se rendaient au Maghreb depuis le XIV^e siècle, et plus tard aussi les Vénitiens disposaient d'un grand assortiment de marchandises très chères telles que: épices d'Asie, métaux, argent, cuivre (particulièrement recherché en Afrique), et drap de qualité de l'Europe occidentale et de l'Italie. A ce point de vue, la situation des Catalans, des Castillans et des Majorquins était moins favorable, sans parler de celle des marchands de Marseille et du Portugal. Il est cependant possible que certains produits importants du Maghreb n'étaient pas recherchés par ses contractants commerciaux. La Castille, le royaume d'Aragon et le Portugal et, dans une moindre mesure, la Catalogne avaient déjà au XIII^e siècle de grands élevages de moutons, mais leur industrie du drap était fort peu développée. Ils n'avaient donc pas besoin de grandes quantités de laine du Maghreb, bien que nous sachions que la Catalogne et Majorque y achetaient certaines qualités de celle-ci ¹³. La Castille et le Portugal avaient aussi leur propre cire, et même en grande quantité. Les possibilités d'exportation et d'importation des pays respectifs du Maghreb différaient également. La Tunisie, le pays le plus riche de cette région à partir du XIII^e siècle, importait les marchandises européennes et asiatiques en quantités bien plus grandes que le Maroc, la Tripolitaine et l'Algérie qui étaient beaucoup plus pauvres. Elle les importait d'ailleurs pas seulement pour son propre usage, mais aussi pour les revendre dans d'autres régions. Tunis, centre important de la production de tissus de laine et de produits de cuir, fournissait aussi de nombreuses marchandises pour l'exportation outre-mer. La situation subissait en outre des changements qui étaient la conséquence des mauvaises récoltes, fort fréquentes de l'un et de l'autre côté de la Méditerranée. Nous savons que le Maroc, et même la Tunisie qui se trouvait

¹¹ A. E. Sayous, *op. cit.*, pp. 86, 87, 88; J. Heers, *Gênes au XV^e s.*, Paris 1961, pp. 64, 67; R. S. Lopez, *Studi sull'economia genovese*, pp. 30, 31; Ch. E. Dufourcq, *op. cit.* pp. 543 - 548; *Histoire du commerce de Marseille*, t. II, p. 110.

¹² R. S. Lopez, *op. cit.*, pp. 30 - 33. Ce savant est d'avis que dans leur commerce avec le Maghreb les Génois n'achetaient que de petites quantités de marchandises et n'y investissaient pas de grandes sommes. Il croit également qu'au XIV^e et XV^e s. ils y perdent pied. A la lumière des sources, ce dernier point de vue suscite cependant des objections. La crise économique à cette époque avait d'ailleurs affaibli sensiblement aussi les Catalans et les marchands de Provence.

¹³ J. Klein, *The Mesta. A Study on Spain Economic History*, Cambridge Mass. 1920, pp. 32 et suiv., pp. 299 et suiv.

dans une meilleure situation, devaient souvent importer les céréales de l'Europe, alors qu'ils les exportaient en grandes quantités durant les années des bonnes récoltes.

Les calculs fragmentaires de Dufourcq concernant les échanges de marchandises entre les pays catalans — y compris Majorque — et les territoires de l'Afrique septentrionale ne paraissent pas particulièrement dignes de foi et ne portent par ailleurs que sur quelques années¹⁴. Par contre, très convainquant nous semble le point de vue de l'auteur lorsqu'il dit que le bilan du commerce entre la Catalogne et le Maghreb s'équilibrait souvent au XIII^e siècle et au début du XIV^e¹⁵. On pourrait donc présumer que cette situation était aussi caractéristique des échanges entre la Provence et les pays de l'Afrique du Nord. Mais ce ne sont que des hypothèses. Il convient d'ajouter qu'au cours du XIV^e siècle, Marseille renonce au commerce avec le Maroc ou, plus exactement, en est écartée, mais reste en contact avec Tunis, Bougie, Collo et les ports avoisinants. La Catalogne et Majorque déclinent à partir de la moitié du siècle, alors que Barcelone continue à s'intéresser vivement à l'Afrique du Nord. Les Génois s'engagent de plus en plus dans le commerce avec la Castille et le Portugal, mais il se peut qu'ils font preuve d'une moindre activité au Maghreb, bien que leur présence en Tunisie et au Maroc ne fasse pas de doute. En Tunisie, ce sont cependant les Florentins qui déploient la plus grande activité. Les agents des maisons de banque et de commerce des Bardi, Peruzzi et Acciaiuoli résident dans la capitale du sultanat pendant la première moitié du siècle et ce sont les Acciaiuoli qui s'y maintiennent le plus longtemps¹⁶. La crise économique qui était particulièrement violente à partir de la moitié du XIV^e siècle et dont les différentes conséquences se sont douloureusement fait sentir aux Catalans et aux Provençaux, n'épargna pas non plus les Florentins. Leurs maisons de commerce que nous venons de mentionner, firent précisément faillite vers la moitié du siècle. Durant une période assez longue, les Vénitiens ne s'intéressaient que fort peu au Maghreb et ce n'est que vers 1440 qu'à l'instar des Florentins ils organisèrent une ligne de communication régulière, desservie par les *galee di Barbaria*, ce qui indique un accroissement du commerce sur la ligne Maghreb - Florence et Maghreb - Venise¹⁷.

Les sources dont nous disposons ne nous permettent pas de constater comment se présentait la balance commerciale entre l'Afrique septentrionale et l'Europe. Il est à présumer qu'elle était instable et dépendait de l'état des récoltes des deux

¹⁴ Ch. E. Dufourcq, *op. cit.*, pp. 68, 545.

¹⁵ Ch. E. Dufourcq, *op. cit.*, pp. 552 - 555. L'auteur estime que la valeur annuelle des marchandises que les pays catalans importaient au Maghreb égalait souvent celle des marchandises qu'ils en exportaient.

¹⁶ *Histoire du commerce de Marseille*, t. I, p. 365, t. II, pp. 98 - 110. A. E. Sayous, *op. cit.*, pp. 60, 63, 69, 74; P. Vilar, *La Catalogne...*, t. I, pp. 461 et suiv., 480, 538 et suiv.; R. S. Lopez, *Studi sull' economia genovese*, p. 19; J. Heers, *op. cit.*, p. 65. L'auteur fait ressortir que l'or importé du Maghreb à Gênes, était indispensable à cette ville aussi au XV^e s. Valentin Fernandes (*Description de la Côte d'Afrique de Ceuta au Sénégal*, p. 38) rappelle le séjour des Génois à Massa qui était un important port du Maroc sur l'Atlantique encore au tournant du XV^e et XVI^e s.

¹⁷ A. E. Sayous, *op. cit.*, pp. 69, 82.

côtés de la Méditerranée. Il est fort probable que cette balance commerciale était plutôt en faveur de Gênes et d'autres villes de l'Italie, peut-être aussi du Portugal, de l'Andalousie et de la Sicile, surtout au cours des années où elles exportaient des céréales au Maghreb¹⁸. Les Italiens et les Catalans se procuraient en outre des revenus supplémentaires en se chargeant d'une partie du transport le long des côtes de l'Afrique septentrionale et d'une partie du transport des marchandises et des passagers entre le Maghreb et Alexandrie. Chaque année, les marchands et les savants du Maghreb arrivaient dans ce grand port égyptien sur des bateaux chrétiens. Certains d'entre eux s'y rendaient sur des bateaux maghrébins, mais ils en repartaient le plus souvent sur des bateaux italiens ou catalans¹⁹. Il est donc probable qu'ils vendaient leurs propres bateaux à l'Égypte qui se ressentait vivement de leur manque et ne pouvait y remédier elle-même ne disposant pas de quantités suffisantes de bois de construction.

C'est sciemment que je passe sous silence la piraterie qui était pratiquée aussi bien par les chrétiens que les Mograbins. Des deux côtés de la Méditerranée, les prisonniers étaient nombreux. Certains d'entre eux étaient cependant rachetés, ce qui contribuait également à faire circuler les pièces de monnaie et les métaux précieux entre la Barbarie et les pays chrétiens, mais il n'est pas possible de dire qui en tirait les plus grands profits. Cette situation subissait à n'en pas douter de grands changements selon l'activité plus ou moins grande que déployaient les corsaires des parties intéressées et les moyens de défense dont disposaient les bateaux attaqués.

Le tableau que je viens de brosser ne présente que sommairement le principal aspect du commerce entre l'Afrique septentrionale et les côtes européennes de la Méditerranée, c'est-à-dire l'or soudanais qui parvenait en Europe médiévale. Il y a déjà des années que Marc Bloch s'est penché sur ce problème. En estimant que c'est au plus tard à partir du XII^e siècle que ce métal précieux a commencé à affluer dans les ports de l'Afrique du Nord, il était d'avis qu'au XIV^e siècle le Soudan (occidental) — outre la Hongrie et probablement l'Asie — était le principal fournisseur de ce métal en Europe. F. Braudel et Lopez attachent également une grande importance à l'importation de l'or soudanais dans le bassin méditerranéen²⁰. Il convient de signaler dès le début que l'or soudanais parvenait dans cette région déjà avant le XII^e siècle bien que son exportation se soit sensiblement accrue plus tard, lorsque la situation politique du Soudan occidental se stabilisa sous la domination de l'empire du Mali dont l'économie était fortement liée à celle du Maghreb et de l'Égypte²¹. D'autre part, Marc Bloch et d'autres historiens occi-

¹⁸ Cf. renvoi 9.

¹⁹ Subhi Y. Labib, *Handelsgeschichte Ägyptens im Spätmittelalter (1171 - 1517)*, Wiesbaden 1965, pp. 100, 101.

²⁰ M. Bloch, *Le problème de l'or au Moyen Age*, «Annales d'Histoire Économique et Sociale», 1933, 19, *passim*; F. Braudel, *Monnaies et civilisation, de l'or du Soudan à l'argent d'Amérique*, «Annales E.S.C.», 1946, fasc. 1, *passim*, du même, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, II^e éd., Paris 1966, t. I, p. 166, t. II, pp. 431, 432.

²¹ M. Malowist, *op. cit.*, pp. 239 et suiv.

dentaux n'ont pas remarqué qu'aux XIII^e et XIV^e siècles la Bohême et la Hongrie ont également joué un rôle assez important comme producteur non seulement de l'argent, mais aussi de l'or. Malgré cela, l'Europe médiévale ne disposait pas de réserves suffisantes de son propre or, ce qui se faisait particulièrement sentir durant la période de son développement rapide qui atteignit son point culminant au XIII^e siècle.

Vers la moitié de ce siècle, la circulation des marchandises toujours croissante obligea l'Italie septentrionale d'employer des monnaies d'or: le ducat vénitien et génois et, ensuite, le florin. Ces monnaies d'or, qui furent introduites aussi dans d'autres pays d'Europe, étaient indispensables lors de transactions importantes. Tout cela prouve que vers la moitié du XIII^e siècle et au cours des décennies suivantes, les réserves d'or, surtout en Italie septentrionale et centrale et, ensuite, dans d'autres régions, étaient suffisamment grandes pour tenter une telle expérience et la mettre en pratique.

Depuis le temps de Henri Pirenne, les historiens ont commencé à s'intéresser sérieusement au problème que posait la circulation au Moyen Age des métaux précieux entre l'Europe chrétienne et l'Orient musulman et à l'importance capitale que ce phénomène avait pour l'économie des régions en question. Nos opinions à ce sujet ont cependant subi de grands changements depuis quelques dizaines d'années. Les principales thèses du grand savant belge ne se sont pas avérées et les problèmes que posent les réserves d'or et d'argent et la circulation des monnaies font l'objet d'études approfondies et de nombreuses discussions. Le mérite d'avoir introduit dans ces discussions la problématique de l'or soudanais revient avant tout à Marc Bloch, F. Braudel, S. Bolin et R. Lopez. Au cours des dernières années, cette problématique a retenu l'attention d'historiens de plus en plus nombreux. La dépendance réciproque de l'Europe, des pays mahométans du bassin méditerranéen et du Soudan occidental en ce qui concerne les réserves de métaux précieux et la situation monétaire, cette dépendance ne peut plus être mise en doute bien que de nombreux éléments nous fassent encore défaut pour avoir une idée exacte de la situation et des changements successifs qu'elle a subis.

Watson²² a publié récemment un article où il s'efforce de donner une synthèse de tous ces phénomènes. Il étaye ses réflexions avant tout sur la valeur que l'or avait par rapport à l'argent et dans ce domaine, il distingue plusieurs phases. Ainsi, au X^e siècle les mines d'argent de l'Afghanistan étaient en plein épanouissement et, malgré cela, au XI^e siècle les pays mahométans ont cessé peu à peu de frapper des monnaies d'argent, ou bien en ont très sensiblement amoindri la valeur. Ce processus a englobé successivement le monde musulman tout entier, depuis les frontières des Indes et jusqu'à celles de l'Espagne. A cette époque on frappait avant tout des monnaies d'or et de la petite monnaie de cuivre, de plomb et de fer qui n'avait qu'une valeur minime. Watson estime — et il a probablement raison — que ce phénomène était conditionné non seulement par la perte des mines en Trans-

²² A. M. Watson, *Back to Gold — and Silver*, «Economic History Review», t. XX, 1967, n° 1, pp. 1 - 34.

oxiane et le reflux de l'argent vers les Indes, mais aussi par l'exportation de ce métal en Europe, ce dont témoignent entre autres les nombreux trésors de dirhems d'argent au sud et à l'est de l'Europe que les archéologues ont découverts aux XIX^e et XX^e siècles. La valeur de l'or par rapport à celle de l'argent variait suivant les pays et en Europe elle était plus favorable à ce dernier métal que dans le monde musulman. A partir des années soixante-dix du XII^e siècle la situation commence à subir certains changements qui ne se manifestent clairement qu'au XIII^e siècle. Les mahométans frappent à nouveau de grandes quantités de monnaies d'argent, probablement grâce à l'importation de ce métal de la Chine et de l'Europe. Watson suppose que les croisés emportaient de grandes quantités d'argent en Proche-Orient pour subvenir à leurs propres besoins en Syrie et en Palestine, et qu'ils exportaient peut-être aussi certaines quantités d'or de provenance africaine. Il conviendrait d'ajouter que le commerce levantin qui avait commencé à se développer au XI^e siècle, et surtout l'importation des épices et de la soie en Europe méridionale et occidentale devaient y faciliter éminemment jusqu'au XII^e siècle l'écoulement de l'argent vers l'Orient. Watson cite aussi des données d'après lesquelles l'argent que l'on exportait au Maghreb y était échangé contre de l'or soudanais qu'on en importait. Vers le début de ce siècle, de nombreux ateliers de monnaie en France méridionale frappaient des monnaies d'argent, appelées millarès, en prenant pour modèle les dinars de la dynastie des Almohades. Ces monnaies, qui étaient exportées à Bougie, Ceuta, Oran et Tlemcen, portaient une légende arabe datant du temps des Almohades dont voici le texte: «Il n'y a pas de Dieu sauf Allah, Mahomet est son prophète et Mahdi est notre chef». Les évêques du Languedoc et de Provence, ainsi que les comtes de Toulouse et les rois d'Aragon accordaient à leurs monnayeurs des concessions pour la frappe de ces monnaies²³. Les millarès exportés au Maghreb en grandes quantités avaient la possibilité d'y être mis en circulation et — selon Watson — ils ont contribué dans une grande mesure à faire affluer l'or soudanais en Europe d'où, à son tour, une grande partie de cet or reflua au XIII^e siècle vers l'Égypte et l'Asie.

Le reflux de l'argent est aussi caractéristique de Gênes où on peut constater ce phénomène dans la seconde moitié du XIV^e siècle et durant le XV^e siècle. Dans de nombreux pays d'Europe, les monnaies d'argent étaient rapidement dépréciées au XIV^e siècle. Je n'attribuerais pas ce fait uniquement au reflux de ce métal vers l'Orient. Le déclin de l'industrie minière en Europe y était pour beaucoup, d'autant plus que s'accroissaient simultanément les transactions de marchandises destinées à la population moins aisée donc de marchandises à bon marché et exigeant pour leur paiement des monnaies correspondant à leur valeur. Il ne fait pas de doute que dans de nombreux pays le niveau d'existence des larges masses de la population était plus élevé à partir de la moitié du XIV^e siècle et qu'il n'a pas subi de changements notables durant une centaine d'années.

En revenant à l'article de Watson, on peut mettre en doute si l'importation

²³ *Ibidem*, pp. 7-9, 11-14; Ch. E. Dufourcq, *op. cit.*, p. 31. C'est une contribution très intéressante qui met en lumière la mentalité des grands féodaux ecclésiastiques et laïcs à l'époque des croisades, c'est-à-dire à l'époque de l'accroissement du zèle religieux.

de l'or soudanais en Europe aux XII^e et XIII^e siècles par l'intermédiaire de la circulation des monnaies et des marchandises était réellement aussi grande que le croit l'auteur. Le commerce du Maghreb avec l'Europe que nous venons d'esquisser ne nous autorise pas de porter un tel jugement. Il ne fait pas de doute que les monnaies d'argent étaient exportées en Afrique du Nord, mais, d'autre part, dans les actes notariaux de Marseille et dans d'autres sources de la même provenance nous ne trouvons pas trace d'une importation de l'or d'outre-mer, alors qu'au XIII^e siècle les marchands de Marseille exportaient plus d'une fois ce métal au Maghreb. A Barcelone la situation était la même bien qu'aux XIII^e et XIV^e siècles la position de la capitale de la Catalogne dans le commerce avec le Maghreb eût été plus forte que celle de Marseille²⁴. Au XIII^e siècle et au début du XIV^e, l'Europe se ressentait de l'insuffisance de métaux précieux et il est à présumer que l'or du Soudan qu'elle recevait grâce à la circulation des marchandises et des monnaies ne lui parvenait qu'en petites quantités dont profitaient avant tout les pays et les villes qui exportaient directement ou indirectement au Maghreb les marchandises qui y étaient les plus demandées. Il s'agit ici avant tout de Gênes, et probablement aussi de Florence et de Venise, de Majorque et de l'Andalousie et du Portugal qui exportait souvent de grandes quantités de céréales et de fruits destinés aux régions côtières de l'Afrique septentrionale. Lopez, et récemment Dufourcq ont cependant attiré l'attention sur une autre voie de l'afflux de l'or soudanais en Europe. Ils ont attesté qu'à partir du XII^e siècle les souverains de la Catalogne, de Majorque et de la Sicile obligeaient souvent les sultanats du Maghreb de leur payer des tributs en monnaies d'or. Ces derniers payaient de grandes sommes, non seulement pour se garantir des attaques d'adversaires de plus en plus puissants, mais aussi pour obtenir leur autorisation de recruter dans leurs pays et surtout en Catalogne des mercenaires dont ces sultanats avaient continuellement besoin dans les conflits qui les opposaient les uns aux autres²⁵.

C'est donc par ces voies et aussi par l'intermédiaire des mercenaires eux-mêmes que la péninsule Ibérique, Majorque et la Sicile recevaient d'importantes quantités

²⁴ *Histoire du commerce de Marseille*, t. I, p. 175; t. III, p. 110. L'exportation de l'or et des monnaies d'or au XIII^e s. est mentionnée à côté de l'exportation des monnaies d'argent. Nous ne trouvons aucune trace de l'importation de l'or, surtout au déclin du XIV^e s. Aussi Ch. E. Dufourcq, *op. cit.*, p. 170.

²⁵ R. S. Lopez, *Settecento anni fa. Il Ritorno all'oro nell'Occidente duecentesco*, Napoli 1955, pp. 19 et suiv.; Ch. E. Dufourcq, *op. cit.*, pp. 181, 277, 317, 321, 322, 326, 374, 558 et suiv., etc. En 1304, le sultan mérinide du Maroc, Abu-Jacoub paya 10 000 dinars en or à Jacques II le Juste, roi d'Aragon et de Catalogne qui, en échange, conclut une alliance avec le sultan et l'autorisa de recruter des mercenaires. C'était un succès immense du roi d'Aragon. Les Hohenstaufen, les Anjou et la dynastie aragonaise qui régnait en Sicile à partir de 1282, forçaient souvent les sultans de Tunis de leur payer des tributs. Les rois d'Aragon obtenaient aussi des sultans le droit de percevoir une partie des taxes de douane que les marchands catalans payaient dans les ports du Maghreb. Les souverains arabes payaient ces tributs avec un grand retard, mais leurs contractants en tiraient cependant des revenus très importants. Selon Ch. E. Dufourcq (*op. cit.*, p. 562) au cours des années comprises entre 1276 et 1331, ces tributs représentaient jusqu'à 10% de tous les revenus de la cour d'Aragon et peut-être même davantage. Les sultans, eux aussi, tiraient de grands profits du commerce avec les États appartenant à cette dynastie.

d'or. Le commerce contribuait ensuite à diffuser cet or non seulement dans les autres pays du bassin méditerranéen, mais aussi en Europe occidentale et septentrionale. Il ne fait pas de doute que c'était avant tout de l'or que le Maghreb avait importé précédemment du Soudan occidental qui était alors presque la seule source de ce métal en Afrique du Nord. Rappelons également que le plus probablement à partir du IX^e, X^e et XI^e siècle les pays musulmans recevaient déjà l'or soudanais — extrait du sable aurifère, appelé en arabe *al-tibr* — de Ghana, alors qu'à partir du XIII^e et du XIV^e siècle or parvenait à Fès et dans les ports du Maroc et de Tlemcen en passant par Mali, Djenné, Tombouctou, Oualate, Teghase et Sijilmassa. Les autres routes des caravanes, qui traversaient le Sahara plus à l'est, reliaient la Tunisie et l'Algérie à Gao, grand centre du commerce de l'or dans la partie orientale de la boucle du Niger. De Tripoli partaient des routes qui passaient par Gadamès et se dirigeaient vers les villes de Haussa et la région du lac Tchad. Par toutes ces routes l'or affluait vers le Nord. Dans de nombreux cas, les artisans établis dans les oasis du Sahara et près de ses frontières septentrionales utilisaient l'or pour en fabriquer des bijoux dont la vente leur assurait probablement de grands profits. Au XIV^e siècle, après la chute de Sijilmassa, les oasis de Touat et celle d'Ouargla qui est située plus à l'est, jouaient un rôle important dans le commerce de l'or soudanais destiné au Maghreb, à l'Égypte et aux pays européens du bassin méditerranéen ²⁶.

L'exportation de l'or était un élément fort important de la vie économique et sociale des régions du haut Niger car elle leur permettait dans une grande mesure de s'approvisionner en sel du Sahara qui leur était indispensable. D'après certaines sources de la moitié du XV^e siècle, l'or et l'argent avaient la même valeur au Soudan occidental. Cela nous paraît vraisemblable, car les territoires de la savane septentrionale étaient complètement dépourvus de réserves de métal blanc que leurs habitants devaient importer du Nord, alors qu'ils disposaient de grandes quantités d'or qui n'avait pas de grand emploi dans leur économie marchande faible et était destiné avant tout à l'exportation. La valeur de l'or par rapport à celle de l'argent et son prix modique le prédestinaient à l'exportation qui était organisée avant tout par les musulmans ²⁷. Il n'est pas possible de dire si la valeur de chacun de ces deux métaux précieux dans le haut Niger était la même aux XIII^e et XIV^e siècles et vers la moitié du XV^e siècle, mais ce n'est pas exclu. Je pense cependant que du point de vue des marchands du Maghreb, l'or dans la région du Soudan ne coûtait pas cher en comparaison de son prix dans le bassin méditerranéen et que son transport dans cette direction, malgré toutes les difficultés qu'il présentait, donnait d'immenses revenus aux Mograbins et Égyptiens. Comme je l'ai déjà fait ressortir, cette exportation était une nécessité vitale pour la population du Soudan occidental, car elle lui permettait de s'approvisionner en sel et consolidait dans une grande mesure l'empire du Mali, son appareil d'État et les classes au pouvoir ²⁸. D'autre part,

²⁶ M. Małowist, *op. cit.*, pp. 238 - 245; 297 - 300. R. Mauny, *Tableau géographique de l'Ouest Africain au Moyen Age*, Dakar 1961, p. 426 - 435.

²⁷ M. Małowist, *op. cit.*, p. 276.

²⁸ *Ibidem*, pp. 250, 251, 290, 291, 431.

le développement de l'empire du Mali, qui contribuait à pacifier les relations sur le territoire de ce pays et a été décrit de façon si convainquante en 1352 et 1353 par Ibn Batouta ²⁹, favorisait le commerce avec le Maghreb et l'Égypte, c'est-à-dire l'exportation de l'or vers ce pays.

A la lumière des recherches que les historiens ont menées au cours des dernières décennies, il est évident que la frappe des monnaies d'or à Gênes, Venise et Florence à partir de la moitié du XIII^e siècle et ensuite en Castille, en Catalogne et dans quelques autres pays européens a sensiblement accru la demande de l'or provenant non seulement de la Transylvanie et de la Bohême, mais aussi du lointain Soudan ³⁰. Cette situation stimulait également l'exportation de l'argent d'Europe au Maghreb. Watson indique que de grosses quantités de ce métal étaient exportées de Montpellier au XIII^e siècle et au début du XIV^e et, durant une période beaucoup plus longue, de Gênes, de Florence et de Venise ³¹. L'exportation, qui était avant tout l'un des éléments du commerce avec le Proche-Orient et le Moyen-Orient, était dirigée également vers Tunis et probablement aussi vers d'autres villes de l'Afrique du Nord d'où certaines quantités d'argent parvenaient au Sénégal et dans la région du haut Niger. En se basant sur des informations plutôt fragmentaires, Watson est d'avis que l'introduction de la frappe de monnaies d'or à partir du XIII^e siècle a provoqué d'abord en Italie, et ensuite en France un accroissement rapide de la valeur de l'or par rapport à celle de l'argent. Au tournant du XIII^e et du XIV^e siècle, le rapport entre ces métaux était de 1 : 13 et 1 : 14 à Venise, et de 1 : 14, 1 : 15, 1 : 16 et même 1 : 19 en France au temps de Philippe le Bel. Ce phénomène se manifeste un peu plus tard en Italie et en Hongrie et, dans ce dernier pays, en 1339 la valeur de l'or par rapport à celle de l'argent atteint le niveau particulièrement élevé de 1 : 21,6 ³². Les informations que Watson a recueillies sur les pays de l'islam sont plus modestes, mais il en résulte cependant qu'en 1278 l'or avait à peu près le même prix à Tunis que dans les pays européens du bassin méditerranéen durant la même période, bien qu'il eût été sensiblement plus cher que jusqu'à la moitié du XIII^e siècle. Le rapport entre les deux métaux était alors à Tunis de 1 : 9,3 ou 1 : 11,6. Nous n'avons pas de données de la période suivante. D'après Watson, les données concernant les territoires de l'Égypte et de la Syrie prouvent qu'à partir de la moitié du XIII^e siècle la valeur de l'or s'y accrût également en comparaison de la période comprise entre 1175 et 1250, bien que dans une moindre mesure qu'en Europe, mais qu'elle y a subi de fortes fluctuations au cours des années respectives ³³.

La situation à Tunis, à Alexandrie et dans les ports de la Syrie était cependant conditionnée non seulement par l'afflux de l'or soudanais à bon marché, mais aussi par l'accroissement considérable de la valeur de ce métal à partir du XIII^e siècle,

²⁹ *Voyage d'Ibn Batoutah*. Texte arabe accompagné d'une traduction par C. Defrémery et le Dr. B. R. Sanguinetti, IV, Paris 1853, pp. 393, 394.

³⁰ R. S. Lopez, *Settecento anni fa...*, pp. 22 et suiv., 35, 44 et suiv. 59, 61.

³¹ A. M. Watson, *op. cit.*, pp. 16 - 19.

³² *Ibidem*, p. 26.

³³ *Ibidem*, p. 27, tableau 2.

avant tout en Italie et aussi dans d'autres pays méditerranéens de l'Europe qui étaient en relations commerciales suivies avec le monde musulman. Le sultan de Tunis et ses sujets se sont assuré des gains importants en mettant à profit la marge entre le prix d'achat de l'or au Soudan et les frais de son transport et le prix élevé de ce métal précieux en Europe où ils le vendaient. Parmi leurs contractants qui faisaient des transactions au Maghreb, ce sont les marchands génois et aussi — bien que dans une moindre mesure — les marchands de Florence, de Venise, du sud de la France et de la péninsule Ibérique qui en tiraient les plus grands profits. Il est probable qu'aux XIII^e et XIV^e siècles la Tunisie devait au moins partiellement son développement économique et politique à la situation que je viens d'esquisser et que les marchands de nombreuses villes du Maghreb, engagés dans le commerce avec le Soudan et avec les Européens en tiraient également des profits considérables. C'est d'ailleurs ce que constate le Génois Malfante en 1447 après avoir séjourné pendant un certain temps dans les oasis de Touat. Il n'est pas surprenant non plus que pour Léon l'Africain, qui a observé la situation au Maghreb beaucoup plus tard, car au tournant du XV^e et XVI^e siècle, le commerce avec le Soudan ait été une condition presque essentielle du bien-être des habitants du Maghreb méridional situé aux confins du Sahara et de la population établie dans les oasis de ce désert³⁴. Dans cette situation les tributs en or payés par les Maghrebins aux princes européens n'étaient pas peut-être très onéreux.

Il ne fait pas de doute que les États du Mali et du Songhaï tiraient de grands revenus de l'exportation de l'or, mais au XIII^e siècle et au début du XIV^e ils ne disposaient probablement pas encore d'un nombre suffisant de marchands capables de mettre la conjoncture à profit. Le commerce se développe dans l'empire du Mali plutôt durant le XIV^e siècle. Les marchands se recrutaient surtout parmi les musulmans établis depuis assez longtemps sur les territoires situés dans la boucle du Niger et aussi parmi les indigènes qui avaient adopté la culture de l'islam. Nous savons que c'étaient des hommes riches et influents et qu'il y avait parmi eux des savants³⁵.

Il n'est pas exclu non plus que sous l'influence de la demande de plus en plus grande de l'or, son extraction s'accrut également. Le manque de données à ce sujet ne nous permet pas de vérifier cette hypothèse. En me basant sur l'ouvrage de M^{me} Meyerowitz, j'ai déjà fait ressortir que probablement vers la moitié du XIV^e siècle ou un peu plus tard, commença l'exportation de l'or de l'État Bono-Mansou, situé dans la boucle de la Volta³⁶. I. Wilks attire l'attention sur une autre région — mentionnée d'ailleurs par M^{me} Meyerowitz — dont on exportait de l'or. Il accentue particulièrement que ce métal était extrait près de Beeo ou Begho, localité située à l'endroit où la Volta Noire oblique vers le sud, non loin de la région des forêts qui fit plus tard partie du pays des Achantis. Les marchands mandé étaient par-

³⁴ Léon l'Africain, I, pp. 74, 80, 87, 91, 93, 117, 135; II, p. 334, 335, 422, 424, 428, 429, 432, etc.; Ch. De La Roncière, *Découverte d'une relation de voyage datée du Tuat en décrivant en 1447 le bassin du Niger*, «Bulletin de la Section de la Géographie», 1918, pp. 10, 13 et suiv., 28, 29.

³⁵ M. Małowist, *op. cit.*, pp. 214, 215, 222, 226, 227 et suiv.

³⁶ *Ibidem*, pp. 248, 249; E. L. R. Meyerowitz, *Akan Traditions of Origin*, London 1960, p. 34. Les ouvrages de cet auteur suscitent de nombreuses objections chez ses collègues anglais et français.

venus jusque là. C'est aussi là que fut fondée une assez grande agglomération qui avait selon les traditions un quartier à part où habitaient précisément les marchands mahométans mandé des bords du Niger et de Djenné (c'est-à-dire les marchands dits Ouangara). La date de la fondation de cette agglomération est incertaine. M^{me} Meyerowitz suppose que cette agglomération fut fondée au XI^e siècle, mais Ivor Wilks, qui est un spécialiste éminent en ce qui concerne l'histoire de cette région, prétend qu'il ne peut en être question avant le début du XV^e siècle et il en lie la fondation à la demande de l'or soudanais qui, déjà auparavant, était très recherché en Europe³⁷. Cette dernière thèse est admissible. L'or exporté du Soudan occidental à l'époque de Ghana et au XIII^e siècle, et peut-être aussi au XIV^e siècle provenait encore avant tout des régions de Bambouk et de Galam, situées entre les sources du Sénégal et du Niger, et aussi de Bouré qui se trouvait un peu plus au sud-est. Il est donc permis de supposer qu'aux XIII^e et XIV^e siècles, la demande de l'or en Europe méditerranéenne, et donc aussi en Afrique du Nord et dans les villes situées dans la boucle du Niger contribua à développer l'exploitation de ce métal aussi dans d'autres régions, c'est-à-dire aux confins de la savane et des grandes forêts du bassin de la Volta. Il est donc à présumer que le développement économique de l'Europe, caractéristique du XIII^e siècle, a aussi exercé son influence — bien qu'avec un certain retard — sur des territoires très lointains dont même les Génois ne connaissaient pas l'existence.

Au déclin de la première moitié du XIV^e siècle, le prix de l'or en Europe cesse d'être stable et subit des fluctuations très violentes. Selon Watson, la valeur de l'or par rapport à celle de l'argent est alors de 1 : 6,6 et même de 1 : 12. Vers 1360 s'amorce une certaine stabilisation et cette valeur varie entre 1 : 10,5 et 1 : 12. Cette situation se maintient jusqu'à environ 1500, c'est-à-dire jusqu'à l'apparition sur notre continent de ces deux métaux précieux de provenance américaine³⁸. Rappelons aussi qu'au cours du XIV^e siècle, les États européens, les uns après les autres commencèrent à frapper des monnaies d'or et, parmi celles-ci, l'ancienne monnaie anglaise «noble» se distinguait par la bonne quantité du métal précieux qu'elle contenait.

La hausse du prix de l'argent en Europe était due à plusieurs circonstances: avant tout à l'exportation de ce métal vers les pays mahométans et surtout le Proche-Orient, à l'extraction de moins en moins grande de l'argent au déclin du XIV^e siècle et à l'extension que prit l'économie marchande et monétaire en englobant la population pauvre durant la crise du féodalisme³⁹. Mais si au cours de la période comprise entre 1360 et 1500 la valeur de l'or s'est stabilisée à un niveau beaucoup

³⁷ *Ibidem*, pp. 45 - 48; I. Wilks, *The Northern Factor in Ashanti History*. Institute of African Studies — University College of Ghana, 1961, pp. 1 - 7; du même, *The Growth of Islamic Learning in Ghana*, «Journal of the Historical Society of Nigeria», t. II, n° 4, pp. 410 - 413.

³⁸ A. M. Watson, *op. cit.*, p. 26.

³⁹ M. Małowist, *Zagadnienie kryzysu feudalizmu w XIV i XV wieku w świetle najnowszych badań*, «Kwartalnik Historyczny», LX, 1953, n° 1, p. 86 - 106, *passim* et, du même, *Z hospodárské problematiky kríse feudalizmu ve XIV a XV století*, «Československý Časopis Historický», t. IV, 1956, 1, pp. 85 - 101, *passim*.

plus bas que précédemment, cela pouvait aussi être le résultat des livraisons de plus en plus grandes de l'or soudanais que nous avons déjà mentionnées. Les registres de la douane de Gênes de 1376 - 1377, publiés par J. Day, nous donnent des informations très intéressantes à ce sujet ⁴⁰. En les confrontant avec d'autres documents du dernier quart du XIV^e siècle, nous pouvons nous faire une idée plus ou moins exacte de la façon dont se présentait alors à Gênes l'importation de l'or du Maghreb et de la péninsule Ibérique. Une partie de l'or importé au XIII^e siècle au plus tard était connu à Gênes et en Sicile sous le nom de *oro di Pagliola* ce qui témoigne incontestablement de sa provenance du Soudan occidental. Ce nom était employé ensuite également au sud-ouest de la France ⁴¹.

Au XIV^e siècle, ce métal était employé à Gênes pour la production de fils d'or et on en transmettait d'importantes quantités à Alexandrie et dans d'autres villes du Proche-Orient. Du grand port de la Ligurie, l'or parvenait en Europe du nord-ouest, mais il était certainement aussi thésaurisé dans cette ville et l'atelier de monnaies de Gênes procédait à la frappe de *genovini*, c'est-à-dire de monnaies dont la valeur répondait à celle des ducats et des florins.

Les registres de la douane de Gênes contribuent excellemment à mettre en lumière le problème de l'approvisionnement de Gênes en or en 1376 - 1377. L'or y parvenait sur de nombreux bateaux venant d'une région appelée «Yspania» ou «Hispania». Day est d'avis que selon la terminologie de l'office des douanes de Gênes, ce terme désignait les territoires de l'Espagne situés à l'ouest du détroit de Gibraltar et probablement aussi les côtes du Maroc sur l'Atlantique ⁴². Signalons aussi que pour les chroniqueurs portugais du XIV^e et du XV^e siècle, le nom de «Hispania» se rapportait à toute la péninsule Ibérique, comme au temps des Romains qui employaient ce terme plutôt au pluriel en raison de la division du pays en plusieurs provinces. En tout cas, une «Hispania» ainsi comprise englobait également les territoires du Portugal. Il convient donc d'admettre qu'en 1376 - 1377, les bateaux génois — mentionnés dans la publication de Day — qui transportaient l'or de l'«Yspania» vers leur port d'attache ou à Alexandrie, faisaient escale dans de nombreux ports, notamment à Séville et Cadix, à Majorque, dans les villes du Portugal du Sud (Algarve) et à Lisbonne, et probablement aussi dans les ports du Maghreb sur l'Atlantique tels que Salé, Massa ou Safi. Les Génois étaient depuis

⁴⁰ J. Day, *Les douanes de Gênes 1376 - 1377*, t. I - II, Paris 1963.

⁴¹ R. S. Lopez, *Settecento anni fa...*, pp. 19 - 21. En 1254, le roi d'Angleterre, Henri III, reçut de Gascogne une certaine quantité d'or, dont une partie était constituée par *oro di Pagliola*. En 1265, cet or se trouvait sur les marchés de la Champagne. Pallola ou Paliola était le nom que l'on donnait à une île inexistante, située à l'est de Ghana d'où — selon Massoudi et Idrisi — cet or était importé. Cf. L. E. Kubbel et V. V. Matveev, *Arabskie Istočniki VII - X vekov po etnografii i istorii Afriki južnie Sahary*, Moskva - Leningrad 1960, pp. 257, 261; V. V. Matveev et L. E. Kubbel, *Arabskie Istočniki X - XII vekov*, Moskva - Leningrad 1965, p. 287. En réalité, il s'agissait de la région de Bambouk-Galam qui est située sur le Faleme, affluent du Sénégal entre les sources du Sénégal et le haut Niger. C'est probablement pour cette raison que les informateurs de Massoudi et Idrisi croyaient que cette région était une île. La définition *oro di Pagliola* était largement employée à Gênes.

⁴² J. Day, *op. cit.*, t. II, index des noms géographiques, p. 969, cf. «Yspania».

longtemps en relations suivies avec ces régions et, à partir de la moitié du XIV^e siècle, ils constituaient en Castille et au Portugal une puissance économique ⁴³. En outre, d'autres bateaux moins nombreux apportaient de l'or de Majorque, de Valence qui dépendait de la dynastie aragonaise-catalane, et avant tout de Malaga qui se trouvait alors dans les frontières de l'État de Grenade et, à ce titre, était étroitement liée au Maghreb et surtout à Tlemcen. L'importation de l'or de Barcelone et des ports de la Provence à Gênes était alors minime et c'est plutôt Gênes qui l'exportait vers ces ports. Nous ne disposons d'aucune donnée au sujet de l'importation de l'or de Tunis, bien que plusieurs bateaux de Gênes s'y soient rendus en 1376 - 1377 et en soient revenus.

L'or était transporté dans des sacs (*sacchi*), dans de petits sacs (*sacchetti*) dont les dimensions étaient nettement définies, et aussi en *dobras*, c'est-à-dire en pièces de monnaie (de la Mauritanie) et en cordes d'or (*gordena auri*). Gênes importait certaines quantités d'or de Palerme et de la Sicile sous forme de monnaies et aussi sous d'autres formes. Selon Heers, qui a étudié les sources en question avant qu'elles ne soient publiées par Day, l'importation de l'or à Gênes au cours de cette période se présentait de la façon suivante ⁴⁴:

Bateau venant de:	Valeur en lires (livres) de Gênes
Palerme	1 000
Valence	6 000
Malaga	6 000
Séville	9 500
Espagne (au total)	45 000
Provenance inconnue	1 100
Au total	68 600

Certaines quantités d'or avaient aussi été expédiées directement à Alexandrie, sans passer par Gênes ⁴⁵.

Plusieurs doutes se font cependant jour. Dans sa publication, Day ne mentionne pas une seule fois Séville en traitant de l'importation de l'or à Gênes, alors qu'il y est plusieurs fois question de Majorque qui n'est pas citée par Heers. Ou bien l'un des deux historiens a commis une erreur, ou bien Heers a consulté

⁴³ Da Silva Marques, *Descobrimentos*, I, pp. 114, 116. Les pleins pouvoirs des envoyés de Gênes, délégués le 25 juin 1370 auprès de Dom Fernando, roi du Portugal, et l'accord conclu avec lui le 25 octobre 1370. Le roi avait pris l'engagement de rendre les bateaux enlevés par les Portugais et de payer de très grands dédommagements. Nous savons que l'un de ces trois bateaux se rendait de Séville au Maghreb et que le capitaine était un Sévillan. Les deux autres bateaux avaient été enlevés par des corsaires portugais à l'embouchure du Guadalquivir. Ces événements ont eu lieu durant la guerre entre le Portugal et la Castille.

⁴⁴ J. Heers, *Gênes au XV^e siècle*, Paris 1961, pp. 69, 70.

⁴⁵ J. Day, *op. cit.*, t. I, pp. 254, 281, 307, 326, etc.

d'autres dossiers, ce qui semble peu probable à la lumière des explications qu'il donne ⁴⁶.

En se basant sur les recherches de Heers, Dufourcq s'est efforcé de définir la quantité de l'or importé à Gênes en 1377 et il est arrivé à la conclusion qu'environ 200 kg entraient ici en jeu, c'est-à-dire une quantité que nous devons estimer comme grande ⁴⁷. En partant du principe que la technique de l'extraction de l'or «fluvial» en Afrique n'a subi aucun changement de temps immémorial et que dans notre siècle Bambouk-Galam et Bouré fournissent ensemble environ 8000 kg d'or, P. Mauny estime qu'au bas Moyen Age l'extraction annuelle de l'or au Soudan occidental se montait à environ 9000 kg, dont 5000 à 6000 kg étaient probablement exportés ⁴⁸. Dans le meilleur des cas, nous pouvons traiter ces données quantitatives comme très problématiques. Parmi les villes fortement engagées aussi bien directement qu'indirectement dans le commerce avec le Maghreb et la péninsule Ibérique, Gênes représentait le plus grand potentiel économique et, c'est probablement à ce titre, qu'elle recevait les plus grosses quantités de l'or qui était indispensable à son commerce et à son artisanat particulièrement développés. Il est cependant fort douteux que les 200 kg d'or qui — comme nous l'avons mentionné — ont été fournis à Gênes en 1377 puissent nous servir de point de départ pour estimer l'importance de l'importation de l'or africain en Europe méditerranéenne. Nous ne savons pas, en effet, si la situation n'était pas complètement différente dans les autres années. Les Génois recevaient ce métal précieux de l'Espagne, du Portugal et de tous les pays du Maghreb, et pas seulement des ports du Maroc sur l'Atlantique. Nous n'avons pas de données qui pourraient nous indiquer combien d'or soudanais parvenait en Afrique du Nord. De là, l'or était transporté en quantités dont nous ignorons l'importance dans les royaumes de Grenade, de Valence, d'Andalousie, de Catalogne et du Portugal. Une partie de ce métal précieux devait certainement y rester, mais il n'est pas exclu que dans certaines périodes les Génois et les Florentins, et aussi d'autres marchands italiens de Milan et de Plaisance qui déployaient alors une grande activité dans la péninsule Ibérique y aient également drainé les réserves de l'or accumulées depuis fort longtemps.

Une seule chose ne peut être mise en question, notamment celle que le métal jaune que les Génois achetaient en Espagne, au Portugal, au Maroc et en Sicile provenait presque exclusivement du Soudan occidental ⁴⁹ et qu'aucune autre source de ce métal n'entraînait ici en jeu. En passant par les pays de la péninsule Ibérique, et surtout par ses ports, l'or s'est infiltré en France occidentale dont l'économie

⁴⁶ J. Heers, *op. cit.*, p. 69. L'auteur affirme qu'il a étudié les dossiers préparés à l'imprimerie par Day. Au sujet de l'or que les Génois exportaient de Séville cf. R. Doehaerd et Ch. Kerremans, *Les Relations commerciales entre Gênes, la Belgique et l'Outremont d'après les archives génoises (1400 - 1440)*, Bruxelles - Rome 1952, p. 153. Données de 1412. De nombreux documents publiés dans ce tome témoignent de la grande activité dont les Génois faisaient preuve à Séville.

⁴⁷ Ch. E. Dufourcq, *L'Espagne Catalane...*, p. 563. Cet historien estime que vers la moitié du XIII^e s., le trésor du royaume d'Aragon recevait annuellement 70 kg d'or de l'Afrique; *ibidem*, pp. 180, 561, 562.

⁴⁸ R. Mauny, *Tableau géographique...*, pp. 296, 376, 377.

⁴⁹ Il convient d'ajouter que le savant belge A. Grunzweig a constaté que les galères florentines,

était étroitement liée à celle de la péninsule, en Angleterre⁵⁰ et aussi plus loin, vers le nord-est. C'est précisément au déclin du XIV^e siècle que la Castille et le Portugal ont retenu l'attention des marchands hanséatiques et que les marchands de l'Allemagne du Sud ont commencé de déployer une activité de plus en plus grande dans les royaumes de Valence, de Catalogne et d'Aragon. Par leur intermédiaire, une partie de l'or africain a pu parvenir en Europe centrale et même orientale, bien que ces territoires aient profité à cette époque de la production tchèque et surtout hongroise. L'or des mines de la Transylvanie parvenait en grandes quantités à Venise, ce qui explique probablement pourquoi aux XIII^e et XIV^e siècles cette ville ne s'intéressait que fort peu au Maghreb. Son intérêt pour le Maghreb ne s'accrut qu'au XV^e siècle lors de la crise de l'industrie minière tchèque et hongroise.

Le matériau présenté ci-dessus au sujet de la circulation de l'or démontre clairement que des liens économiques très étroits unissaient l'Europe, l'Afrique du Nord et le Soudan occidental et que la situation économique de la zone méditerranéenne de l'Europe exerçait son influence sur les contrées lointaines de l'Afrique.

Trois marchandises provenant de l'Afrique noire ont joué un moindre rôle en Europe médiévale, à savoir: le poivre appelé «malagueta» (*Aframomum melegueta*), l'ivoire et les esclaves noirs. Ce poivre, récolté dans les forêts de l'actuelle Libéria et plus loin à l'est, était exporté dans les pays situés dans la boucle du Niger, d'où une partie en était expédiée au Maghreb et en Égypte. Les bateaux européens, à leur tour, transportaient certaines quantités de ces marchandises sur notre continent, ce dont témoignent les données concernant les marchandises importées dans de nombreuses villes du bassin méditerranéen⁵¹.

Des quantités insignifiantes d'ivoire de l'Afrique occidentale parvenaient également en Europe par l'intermédiaire du Maghreb.

La présence d'esclaves noirs en Europe médiévale pose un problème très complexe. À cette époque, les paysans, aussi bien les serfs que les affranchis remplissaient les fonctions fondamentales de la production, alors que dans l'artisanat urbain dominaient décidément les hommes libres. Malgré cela, le nombre des esclaves était parfois assez élevé dans les pays méditerranéens, où on les employait surtout comme domestiques. Les recherches de Ch. Verlinden ont mis en lumière de nombreux matériaux nouveaux, mais ils n'ont pas changé en principe les points de vue sur la signification de l'esclavage en Europe au bas Moyen Âge. Nous savons depuis longtemps que les esclaves se recrutaient surtout parmi les hommes que les Italiens achetaient dans les régions de la mer Noire et du Caucase, et aussi parmi les nom-

qui se rendaient au XV^e s. d'Espagne en Italie, transportaient de l'«*auro tiberi*», c'est-à-dire le *al-tibr* que nous connaissons déjà comme or soudanais extrait du sable fluvial. Je cite d'après l'ouvrage de J. Heers, *op. cit.*, pp. 66, 67. Il est à présumer qu'au début du XIV^e s., les agents des maisons de banque florentines des Bardi, Peruzzi et Acciaiuoli à Tunis s'efforçaient avant tout d'y obtenir de l'or; cf. A. E. Sayous, *op. cit.*, pp. 74, 75; Ch. A. Jullien, *Histoire de l'Afrique du Nord*, t. II, p. 151.

⁵⁰ Cf. renvoi 41.

⁵¹ R. Mauny, *op. cit.*, pp. 249 - 362; J. Day, *op. cit.*, pp. 253, 489, etc. Dans les cas en question, cette marchandise avait été apportée à Gênes de Provence, probablement de Marseille. (*Histoire du commerce de Marseille*, t. II, p. 110.)

breux hommes que les habitants de la péninsule Ibérique faisaient prisonniers au cours des luttes avec les Arabes sur terre et sur mer. Ces esclaves étaient beaucoup mieux adaptés à la vie dans les pays européens du bassin méditerranéen que les nègres habitués à des conditions climatiques différentes. Il y avait cependant aussi des esclaves nègres en Europe, surtout dans les États arabes de la péninsule Ibérique.

Aux XI^e et XII^e siècles un grand nombre d'esclaves nègres se trouvaient à Cordoue et à Algésiras où on les employait comme rameurs sur les bateaux. A cette époque, ils étaient aussi nombreux dans le sud de l'Espagne arabe, mais ensuite les informations à leur sujet nous font défaut⁵². Il est difficile d'admettre l'hypothèse de Verlinden qui présume que la conversion à l'islam du Sénégal et du Soudan occidental a empêché les Arabo-Berbères, en tant que mahométans, de prendre en esclavage leurs coreligionnaires⁵³. L'islamisation de ces deux régions était d'ailleurs superficielle et n'a englobé que des couches peu nombreuses de la population. La plus grande partie de cette population resta fidèle à ses anciennes croyances et continua à être la victime des agresseurs locaux et musulmans et des marchands d'esclaves⁵⁴. L'exportation des esclaves noirs au Maghreb et en Égypte se poursuivit. Les recherches ont démontré qu'au XIII^e siècle le nombre des esclaves s'accrut considérablement en Catalogne, à Valence et à Majorque. Parmi ces esclaves, les Maures étaient les plus nombreux. C'était partiellement la conséquence de la conquête de Majorque et de Minorque où un grand nombre de la population autochtone avait été prise en esclavage et vendue sur les marchés.

La puissante piraterie catalane s'efforçait d'atteindre le même but dans la seconde moitié du XIII^e siècle et au début du XIV^e. Durant cette période, des esclaves nègres, d'ailleurs peu nombreux, firent leur apparition sur les territoires mentionnés ainsi qu'à Marseille et à Montpellier. Ils avaient été enlevés en Barbarie ou pris des bateaux mahométans qui transportaient des ports du Maghreb, notons le en marge, un grand nombre d'esclaves en Égypte⁵⁵. Il n'est pas exclu non plus que les Européens, fortement engagés durant cette période dans le commerce avec l'Afrique septentrionale, y achetaient également un certain nombre de nègres. Au déclin du XIV^e siècle, on commença à se ressentir en Italie du manque des esclaves et de leurs prix de plus en plus élevés⁵⁶. Il est possible que cette hausse des prix était la conséquence de la cherté générale de la main-d'oeuvre, caractéristique de cette période où les épidémies étaient fréquentes. Il n'est pas exclu non plus que les marchés d'esclaves étaient alors désorganisés dans la région de la mer Noire à cause des troubles qui

⁵² Ch. Verlinden, *L'esclavage dans l'Europe médiévale*, Brugge 1955, pp. 210, 226.

⁵³ *Ibidem*, pp. 226, 227.

⁵⁴ M. Małowist, *Wielkie państwa Sudanu...*, pp. 104, 109, 318, 319.

⁵⁵ Ch. Verlinden, *op. cit.*, pp. 251 - 275: du même, *Note sur l'esclavage à Montpellier au bas Moyen Age (XIII^e - XV^e siècle)*. *Études d'histoire dédiées à H. Pirenne*, Bruxelles 1937, pp. 452 et suiv. Ch. E. Dufourcq, *op. cit.*, p. 71; Subhi Y. Labib, *op. cit.*, p. 101; *Histoire du commerce de Marseille*, t. II, p. 412.

⁵⁶ R. S. Lopez, *Quattrocento Genovese*, «*Rivista Storica Italiana*», LXXV, 1963, p. 713 renvoi 5. Dans la correspondance de la célèbre firme Datini de Prato, des plaintes à ce sujet ont été formulées en 1393.

accompagnaient les invasions de Tamerlan. Il est possible que tout cela avait éveillé sur les côtes de la Méditerranée un intérêt accru pour la main-d'oeuvre des esclaves noirs. Ainsi, en Sicile et à Naples, où les esclaves étaient assez nombreux tout au moins au XIII^e siècle, les nègres ne constituèrent des groupes importants qu'à partir de la première moitié du XV^e siècle. Les actes notariés de cette époque attestent que la plupart d'entre eux étaient originaires de Barca en Tripolitaine⁵⁷. João Fernandes, l'informateur du chroniqueur Zurara, qui a passé quelques mois en Mauritanie vers les années quarante du XV^e siècle, constate que les Touaregs conduisaient à Mondebarque (Barca en Tripolitaine) des nègres qu'ils enlevaient de temps à autre au Soudan. Ca'Da Mosto, qui s'orientait parfaitement dans le commerce africain, a également écrit vers la moitié du XV^e siècle que dans la localité de Ouadan en Mauritanie, les musulmans séparaient en trois groupes les esclaves qu'ils avaient amenés du Soudan occidental. Un de ces groupes était destiné à la Cyrénaïque et à la Sicile, le deuxième à Tunis, et le troisième était conduit à Arguim où fonctionnait déjà depuis 1448 une factorerie portugaise⁵⁸. Cette information est en harmonie avec les données que Verlinden a recueillies au sujet de la Sicile et nous pouvons donc lui ajouter foi. Néanmoins, je considère comme fort curieux que les marchands qui déployaient leur activité avant tout dans la région du Sénégal et du haut Niger eussent décidé de suivre la longue et pénible route vers la Tripolitaine au lieu d'emprunter la route la plus courte et très importante du transport de l'or et des esclaves qui conduisait à Ouadan⁵⁹. Il convient d'ajouter que des ports de la Libye, des routes commerciales conduisaient vers le lac Tchad et l'État de Bornou dont les souverains organisaient — comme nous le savons — de fréquentes expéditions contre leurs voisins afin d'y faire des prisonniers et de les vendre aux marchands du Maghreb⁶⁰.

Les données rassemblées par Verlinden et les informations que nous devons à João Fernandes et à Cà'Da Mosto datent de la période où les Portugais procédaient aux premiers achats d'esclaves sur les côtes de l'Afrique occidentale. Il est donc probable que les données présentées plus haut au sujet de ce procédé reflètent dans une certaine mesure la situation dans ce domaine, tout au moins au déclin du XIV^e siècle.

⁵⁷ Ch. Verlinden, *Schiavitu ed economia nel Mezzogiorno agli inizi dell'età moderna*. Extr. da «Annali del Mezzogiorno» t. III, 1963, p. 19; du même, *Esclavage noir en France Méridionale et courants de traite en Afrique*, «Annales du Midi», LXXVIII, 1966, p. 338 - 340.

⁵⁸ Gomes Eanes de Zurara, *Crónica dos Feitos de Guiné*, II, Lisboa 1949, pp. 342, 343. *Le Navigazioni Atlantiche di Alvise da Cà'Da Mosto*, ed. R. Caddeo, Milano 1929 (sec. ed.) Viaggi e scoperte I, p. 198.

⁵⁹ Cf. M. Małowist, *Wielkie państwa Sudanu...*, p. 319. Au moment où j'ai remis cet ouvrage à l'imprimerie, je n'avais pas encore connaissance de l'article de Ch. Verlinden (cité dans le renvoi 61) sur l'esclavage en Italie méridionale, et je considérais l'information de Cà'Da Mosto comme complètement erronée. Actuellement, bien qu'elle éveille encore en moi certains doutes, je ne puis cependant la rejeter entièrement.

⁶⁰ Léon l'Africain, II, pp. 497, 481. L'information concerne le tournant du XV^e et du XVI^e s. Des bords du lac Tchad, les esclaves étaient aussi conduits vers le nord durant les périodes précédentes. Les esclaves de cette région, qui se distinguaient, paraît-il, par leur beauté, étaient particulièrement appréciés dans le monde musulman.

Tout cela prouve que l'esclave nègre n'était pas un phénomène complètement inconnu au bas Moyen Age dans la partie européenne du bassin méditerranéen. Signalons également qu'aux XIII^e et XIV^e siècles il arrivait souvent que les Catalans louaient leurs esclaves aux artisans, ou bien leur faisaient exécuter des travaux artisanaux chez eux, ou encore les employaient dans le petit commerce et tiraient ainsi des profits de leur travail. En Sicile on employait au XV^e siècle des esclaves noirs pour les travaux agricoles ⁶¹. Avant même de s'engager dans le commerce d'esclaves, les Européens avaient donc une certaine expérience et savaient comment le travail des esclaves noirs pouvait être mis à profit.

Je voudrais encore attirer l'attention sur un autre aspect des connaissances que les Européens avaient du Maghreb et, indirectement, de l'Afrique occidentale. Je rappelle ce que j'ai dit plus haut des liens étroits qui unissaient Majorque, et surtout sa population juive aux habitants du Maroc et des pays avoisinants. Nous savons aussi que les Catalans parvenaient non seulement sur les côtes du Maghreb, mais aussi à Fès, et que ceux qui y ont séjourné durant certaines périodes étaient fort nombreux. D'après certaines informations que je n'ai pu vérifier dans les sources, les Génois s'avançaient parfois dans les régions les plus reculées de la Barbarie, ce qui était plutôt dangereux pour des chrétiens. Il paraît même qu'un Génois s'était établi à Sijilmassa en 1291 ⁶², ce qui était d'ailleurs exceptionnel car, pour des raisons politiques, commerciales et religieuses, les Maures ne permettaient pas aux chrétiens de pénétrer à l'intérieur de leur pays.

Les prisonniers chrétiens qui, après avoir été rachetés de l'esclavage, revenaient en Europe, étaient une source importante d'informations sur le Maghreb et son arrière-pays. Aux XIII^e et XIV^e siècles, les chrétiens faits prisonniers par les corsaires mahométans étaient très nombreux en Afrique du Nord, mais certains d'entre eux réussirent à obtenir leur mise en liberté et revinrent dans leur patrie. Il ne fait pas de doute qu'après leur retour, ils racontaient à leurs compatriotes ce qu'ils avaient vu et c'est par leur intermédiaire que bien des informations sur l'Afrique parvenaient sur les côtes européennes de la Méditerranée.

Les cartes géographiques de ces territoires, qui ont été dressées au XIII^e et au XIV^e siècle et aussi au début du XV^e siècle témoignent de ce qu'on savait alors du Maghreb et peut-être aussi de son arrière-pays. Comme j'en ai déjà parlé à une autre occasion, je voudrais seulement signaler que sur le planisphère — d'ailleurs très inexact — des frères Pizzigani de 1367, se trouve une île située au milieu d'un lac et pourvue de l'inscription «*Insula Palola hic colligitur aurum*». Ce n'est pas le fait du hasard que la meilleure oeuvre de la cartographie médiévale, l'*Atlas catalan* d'Abraham Cresques de Majorque, que le roi Jean d'Aragon a offert à Charles V, roi de France, contienne les informations les plus complètes à cette époque sur le Maghreb, les oasis du Sahara et l'empire du Mali. Il était précédé de quelques

⁶¹ Ch. Verlinden, *L'esclavage dans l'Europe médiévale...*, pp. 280 et suiv. Au XIII^e s., les esclaves n'étaient pas employés aux travaux agricoles en Catalogne. La situation était différente en Sicile, surtout aux XIV^e et XV^e s.; cf. du même auteur *Schiavitu ed economia...*, pp. 15, 16, 27 - 30.

⁶² J. Heers, *op. cit.*, p. 479.

cartes, planisphères et portulans qui englobaient non seulement le Maghreb, mais aussi les territoires situés plus au sud. La «Ganuya», qui figure fréquemment sur ces cartes, répond à la Guinée, c'est-à-dire aux territoires habités par des nègres. Il convient de signaler qu'elle a été située bien plus près du Maghreb qu'elle ne l'était en réalité. Tous les historiens constatent à l'unanimité que les Juifs de Majorque qui étaient en contact avec les Juifs du Maghreb et peut-être aussi du Soudan, pouvaient obtenir de leurs coreligionnaires, établis dans les oasis du Sahara et dans le Soudan occidental, des informations sur l'intérieur du Continent noir⁶³.

Je ne crois pas cependant que ces cartes géographiques aient contribué à propager les connaissances sur l'Afrique du Nord et son arrière pays. Elles n'étaient accessibles qu'à un cercle restreint de personnes et leur reproduction se heurtait à des difficultés immenses au temps où l'imprimerie n'était ni découverte ni perfectionnée. J'estime que ces oeuvres cartographiques témoignent plutôt de ce que les milieux les mieux informés savaient de l'Afrique et je ne pense pas qu'elles aient été une source d'information pour les larges masses de la population.

*

Il me semble que les faits que je viens de présenter permettent d'en tirer certaines conclusions. Il ne fait pas de doute que les relations entre l'Europe méditerranéenne, l'Afrique du Nord et le Soudan occidental étaient un élément important de la vie économique de tous ces pays. Au Moyen Age, le Maghreb occupait dans la circulation des marchandises une place en apparence plus modeste que le Proche-Orient. Il était en effet plus pauvre à tous égards. Mais l'or soudanais affluait dans le Maghreb et une partie de cet or renforçait ensuite les réserves européennes de métaux précieux et influait dans une grande mesure sur la circulation des marchandises aussi bien de ce côté que de l'autre côté de la Méditerranée. Et c'est précisément ce fait qui décidait de la grande importance que le Soudan et l'Afrique du Nord avaient pour l'économie du monde médiéval. Comme je l'ai dit plus haut, certaines données semblent confirmer l'hypothèse que la demande de l'or au Maghreb et en Europe et, à n'en pas douter, la demande d'esclaves noirs influait à leur

⁶³ M. Małowist, *Wielkie państwa Sudanu...*, pp. 21 - 23; R. Mauny, *op. cit.*, pp. 42, 43, 44; Le Vicomte de Santarem, *Recherches sur la découverte des pays situés sur la côte occidentale d'Afrique au delà du Cap Bojador*, Paris 1842, p. 237; A. Ballesteros Beretta, *Génesis del Descubrimiento*, dans: *Historia de America y de los Pueblos Americanos*, Barcelona - Buenos Aires 1947, t. III, pp. 476 et suiv. L'école cartographique de Majorque cessa son activité au début du XV^e s. C'était à n'en pas douter la conséquence du déclin économique de l'île et de l'affaiblissement de ses relations commerciales avec le monde. Ballesteros Beretta rappelle que dans le *Libro del Conocimiento...* datant de la moitié du XIV^e s., oeuvre d'un franciscain castillan dont nous ne savons rien de précis, il est question d'un *rio de oro*, d'une rivière d'or qui serait soi-disant un bras occidental du Nil se jetant dans l'océan près de Cabo Buyder (Cap Bojador). *Ibidem*, p. 375. A l'encontre des points de vue de Ballesteros, les scientifiques sont convaincus que l'auteur de l'oeuvre citée n'a jamais voyagé et qu'il n'était qu'un simple et naïf compilateur. Ce qui nous paraît important, c'est que les informations sur l'or africain parvenaient jusque dans les cellules des couvents provinciaux de l'Espagne. Ce qu'il écrit du bras occidental du Nil n'est que l'écho des informations sur le Niger que les Arabes qualifiaient toujours au Moyen Age de bras du Nil.

tour sur la situation du Soudan occidental, non seulement sur son économie, mais aussi sur sa politique et sa culture ⁶⁴.

Nous savons que les marchands de presque tous les pays situés sur les rives septentrionales de la Méditerranée, ainsi que des Baléares et de la Sicile se rendaient souvent en Afrique du Nord, et même au cours de plusieurs siècles. Il semble que les Génois, les Catalans et les Majorquins y ont joué un rôle de premier plan, mais l'Afrique du Nord était également connue des Portugais, des Castillans et des habitants d'autres pays. Nous savons que les marchands de Majorque, de la Catalogne et de Gênes pénétraient à l'intérieur du pays, que certains d'entre-eux faisaient de longs séjours à Fès et que dans des cas exceptionnels ils parvenaient même jusqu'à Sijilmassa. Au Maghreb se trouvaient aussi de nombreux prisonniers d'origine européenne, dont certains réussissaient à retourner dans leur pays.

Les habitants des côtes européennes de la Méditerranée étaient donc probablement bien informés de la vie économique de l'Afrique du Nord, et s'ils en connaissaient les points faibles, ils devaient savoir aussi que l'or y parvenait du Soudan. Signalons également que les souverains de la Catalogne et de la Sicile faisaient preuve d'une grande activité dans le commerce avec le Maghreb ⁶⁵ et qu'ils devaient être aussi bien informés de son économie que les simples marchands. Ils savaient également que les richesses du Maghreb et avant tout son or pouvaient être obtenus non seulement grâce aux échanges de marchandises, mais aussi — comme le constate Dufourcq — par l'intermédiaire d'une pression diplomatique et militaire, accompagnée parfois de certaines concessions politiques.

Les Européens n'avaient qu'une idée très vague de la provenance de l'or qui arrivait au Maghreb, bien qu'à Gênes, à Majorque et en Catalogne de nombreuses personnes avaient dû entendre parler aussi bien de la grande importance de Sijilmassa comme point d'arrivée des transports de l'or destiné au Maghreb que de l'existence de l'empire du Mali qui disposait de grandes réserves d'or. Ni les Européens ni les Mograbs ne savaient cependant où se trouvaient exactement les territoires d'où venait cet or. Les contacts avec cette région étaient le monopole des marchands noirs d'Ouangara et ceux-ci, soucieux avant tout de leurs propres intérêts, en gardaient jalousement le secret et ne le révélaient pas aux musulmans ⁶⁶. Aux XIII^e et XIV^e siècles, les habitants de l'Europe du Sud-Ouest avaient déjà une certaine expérience — bien que fort modeste — de l'exploitation de la main-d'œuvre des esclaves noirs. Le système féodal, qui était alors en vigueur en Europe, prévoyait que les paysans et les bourgeois devaient remplir les principales fonctions productrices et ne laissait que peu de place à la mise à profit des esclaves dans les principaux domaines de la vie économique. Les conditions naturelles ne favorisaient pas l'établissement des esclaves noirs en Europe. Il se peut qu'au XIV^e s., lorsque la main-d'œuvre coûtait très cher et faisait souvent défaut en Europe méditerranéenne, on y ait commencé à avoir recours au travail des esclaves noirs.

⁶⁴ Dans l'ouvrage cité, j'ai présenté plus en détail l'influence économique, politique et culturelle que le Maghreb a exercée sur le Soudan occidental.

⁶⁵ Ch. E. Dufourcq, *op. cit.*, pp. 129, 415, 556 - 562.

⁶⁶ M. Małowist, *Wielkie państwa Sudanu...*, pp. 247 - 250, 326 - 328.

Le Portugal prenait également part aux contacts de l'Europe du Sud avec le Maghreb bien qu'il n'y jouait qu'un rôle secondaire. Les marchands juifs, mahométans et chrétiens du Portugal de même que les dirigeants de cet État ne pouvaient cependant être moins bien informés de la situation au Maghreb que les Italiens et les Catalans, ne serait-ce qu'en raison du voisinage des musulmans.

En prenant en considération tout ce qui précède, l'hypothèse que les Portugais, et ensuite les Castellans n'attaquèrent au XV^e siècle le Maghreb que parce qu'ils y cherchaient de l'or soudanais et, aussi — dans une certaine mesure — des esclaves africains, me paraît avoir une grande vraisemblance.

(Traduit par Janina Kasińska)